



Diana et Teresa

(septembre 1997)

L'une est morte assise dans une voiture de luxe. Superbe chasseresse, chassée jusqu'à la mort.

L'autre est morte debout, comme elle le désirait. Laide mais le visage transfiguré par sa charité lumineuse.

Toutes les deux ont eu droit à des obsèques planétaires.

Diana était le symbole d'une société richissime et incarnait un nouveau type féminin. Son charme éblouissant donnait à sa fraîcheur de mère et d'éternelle amante une aura dont les romans feuilletons étaient fous.

Teresa incarnait un idéal de solidarité concrète qui fascinait les incroyants et donnait aux chrétiens de l'univers l'alibi irréfutable d'un évangile vécu au ras des pâquerettes.

La chasseresse a osé claquer la porte du palais royal d'Angleterre. Trahie par un mari volage, elle n'a pas supporté l'intruse Camilla.

La petite sœur des pauvres a, elle aussi, claqué une autre porte. Dorée elle aussi. Celle du collège huppé de filles de castes aisées. Insupportable pour Teresa de faire apprendre l'histoire et la géographie dans un établissement de luxe noyé dans une mer de misère.

Teresa donnait tout. Elle créait dans plus de cent pays des îlots d'amour et d'espérance, lucioles étincelantes dans l'océan multiforme de l'indescriptible pauvreté matérielle ou affective.

Diana, richissime, ne donnait que son image ou des gestes inégalables. Celui par exemple d'avoir été la première à serrer la main d'un sidéen. Sans gant. Et il y a dix ans.

Toutes les deux se connaissaient et s'estimaient.

Et puis vinrent les minutes suprêmes. A six jours d'intervalle. Avec paparazzis pour l'une, sans flashes pour l'autre. La maison du père les a réunies soudainement. A l'étonnement d'un monde frappé de stupeur par le départ fracassant de l'une, anticipant de très peu la mort de l'autre qu'une santé défaillante faisait pressentir.

La comparaison s'arrête là où s'amorce l'ultime fin. Ou mieux, la deuxième naissance. Dieu dans son jugement impartial saura reconnaître la part de cristal de Diana masquée par un train de vie qui insulte toujours les plus pauvres. Pour Teresa, ce sera plus facile. Son visage fripé, émacié, fera fondre Dieu.

Le visage du pauvre par excellence, Dieu connaît. Il nous a envoyé son fils pour nous le faire découvrir. Et l'incarner... sans masque.

Guy Gilbert, 16 septembre 1997